

LE DRAPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

SCANDALE !

Il paraît que l'article *Merde* (1) a eue le don d'émouvoir quelque peu les folliculaires du *policianisme* à tous les degrés, puisqu'on nous a fait l'honneur de nous reproduire *in extenso* dans plusieurs *canards* plus ou moins *conservateurs* de l'ordre actuel de choses. Les plumitifs à gages et au service de toutes les coterie dirigeantes et autoritaires, se sont *émus* de cette façon brutale et grossière d'appeler les choses par leurs noms et d'opposer le *veto* de Cambronne aux turpitudes du pouvoir, aux crimes et aux exploitations des monopoleurs, des propriétaires et des commandeurs de l'agio — qui ne sont rien moins que chevaliers d'industrie.

Le rouge de l'indignation est monté au front des rigides moralistes et on a crié partout au scandale !

Oui, on a crié au scandale ; mais nous y sommes habitués à ces concerts, car il en est toujours ainsi, du reste, lorsque nous disons crûment la vérité. Eh bien, nous n'avons nullement besoin de le déclarer : cette indignation générale — au lieu de nous contrarier — nous réjouit parfaitement — et la grimace indignée que font les graves docteurs de la morale nous fait sourire de pitié. Mais, de notre manquement tout anarchique aux conventions, il s'élève une question que nous croyons nécessaire d'aborder dès maintenant, puisqu'elle a son importance, et que, ensuite, elle complète, explique et termine ce que nous avons dit dans l'article *Merde* : la question du *respect* et de la *morale*.

C'est qu'en effet, en disant : *merde* au pouvoir, *merde* à toute l'organisation antagonique de la société, nous avons éclaboussé, sans y prendre garde, ce respect et cette morale qu'on nous reproche d'avoir méconnus et avilis.

Nous avons entendu des citoyens, franchement républicains, piliers de la démocratie, faire chorus dans l'indignation unanime des académiciens, des normaliens et de tous les pédants.

Comment ! les anarchistes ne respectent plus rien ! ils attentent aux choses les plus sacrées, les plus dignes, les plus respectueuses ! Non, cela ne doit pas être !

Ah ! oui, cela est vrai, nous ne respectons plus rien ! Eh bien, si, nous respectons encore quelque

chose, et ce *quelque chose*, c'est ce qui n'existe pas : la *liberté* et le *bien-être* de l'individu qui sont le but que veulent atteindre ceux qui disent : *merde* à tout ce qui n'est pas la liberté, ni le bien-être de l'être humain, à tout ce qui est contraire à ce qu'ils entendent réaliser par l'anarchie.

Oui, — voilez-vous donc la face ! — nous nous sommes moqués d'une façon absolue des traditions respectables et respectées ; oui, nous avons, avec un sans-gêne extraordinaire, foulé aux pieds ce qu'il y avait de plus sacré dans la politesse et dans les règles de la diplomatie ; oui, nous nous sommes assis sur les moralités de la bienséance traditionnelle, etc., etc.

Il n'y a là rien de méchant, et c'était bien, ce semble, notre droit puisque nous n'en voulons plus de toutes ces balancoires, qui ne masquent que l'hypocrisie et le mensonge. La tartuferie ne nous convient guère, et ce n'est point chez les anarchistes sincères qu'elle trouvera un refuge. Nous avons pour habitude de dire hautement, franchement, sans arrière-pensée ce que nous avons dans le ventre, et si pour le dire, pour l'exprimer, il nous faut employer le langage le plus trivial, nous n'hésitons pas. Nous n'avons rien à voir dans les règlements universitaires ; nous ne cherchons pas des détours pour éviter les fautes de syntaxe ; du reste, nous sommes de l'avis du Père Duchêne :

Je veux parler sans gêne,
Nom de Dieu !
Je veux parler sans gêne.

Or, puisque nous n'avons point trouvé dans notre cerveau d'expression plus énergique, plus caractéristique, plus catégorique pour exposer en quelques mots nos idées anarchistes et notre mépris pour l'autorité, que le mot de Cambronne, il a bien fallu l'employer ! Et puis, en somme, qu'y a-t-il de plus simple que de cambronniser intégralement ce dont on ne veut plus ? Ne craignez rien, une fois que vous aurez fait à l'autorité l'opération délicate exercée sur le crâne luisant et parfumé du figariste Périer, on ne s'en approchera qu'avec respect, par la seule raison que cela empoisonne et qu'on est forcé de s'en tenir à distance.... A ce propos, nous nous souvenons que les membres du groupe l'Alar-me, de Narbonne, se plaisaient fort à chanter le soir une certaine romance dont le refrain exprimait une incontestable vérité ; ce refrain, dit et redit, avait le don d'en....

nuyer fort les bons bourgeois de la vieille cité gauloise et césarienne.

Roses, jasmins, qu'êtes-vous devenus ?
— La *merde* passe : on ne vous sent plus !

Il fallait, n'est-ce pas, être quelque peu artiste ? La question nous paraît bien définie et il nous sera facile de l'examiner entièrement.

Qu'on nous traite de malpropres, de dégoûtants ; qu'on nous décerne les épithètes les plus éloquentes du vocabulaire voyoucratique : nous nous en f...ichons comme de Colin-Tampon, et, qu'on le sache bien, aucune expression ne nous embarrassera désormais pourvu, bien entendu, qu'elle nous aide à exprimer plus clairement ce que nous croyons être conforme à la logique et à la vérité.

Les organes austères de la presse aristocratico-bourgeoise pourront, comme précédemment, déclarer qu'il est indigne de voir des individus n'avoir ni foi ni loi, être si peu respectueux des bons rapports de civilité et si insolents dans leurs indignes propos, et que, conséquemment, il n'était plus possible de permettre d'attenter si odieusement à la morale, fondement de la société humaine.

Nous savons, messieurs les bourgeois, ce que c'est que votre morale : nous savons chaque jour l'apprécier, et puisque vous poussez les hauts cris, c'est que nous l'avons touchée à point. Vous nous permettrez donc de vous rappeler à la pudeur puisque vous poussez la complaisance jusqu'à nous rappeler à la politesse. C'est faire acte de condescendance. Cette question du respect et de la morale est assez importante en elle-même pour qu'on la traite avec tous les égards qui lui sont dus. Le respect est une des règles fondamentales de notre société antagonique, et la morale — tissu de fourberie — est la base sur laquelle reposent les préjugés et les superstitions.

C'est ce que nous étudierons dans un autre article.

NÉCESSITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

La concision dans les idées, la logique dans les faits, sont des éléments de la révolution prochaine. Il faut que les révolutionnaires s'en pénètrent et, par leurs exemples, débarrassent le peuple des préjugés, des conventions, des habitudes qui l'enlignent et le paralysent.

Non seulement nous devons considérer, *a priori*, comme ennemi, quiconque par sa situation est un bénéficiaire de l'organisation sociale actuelle ; mais encore nous devons être à l'état d'insurec-

tion active envers les institutions, lois et conventions résultantes de cette organisation.

L'abstention électorale seule, bien qu'étant une protestation, mais se bornant à la comédie du suffrage universel, serait encore préjudiciable à la complète entente de l'esprit de la révolution.

L'abstention doit s'étendre à tous les actes de la vie qui peuvent être une manifestation, une reconnaissance, une consécration de l'organisation bourgeoise ; consacrer à une seule de ses lois, c'est reconnaître implicitement l'ensemble de sa législation et de ses infâmes codes.

La prise de part au suffrage dit universel, n'est que la sanction donnée à l'ensemble des choses et faits qui constituent l'organisation actuelle que nous voulons détruire. Or, il y a illogisme à s'abstenir de cette sanction en continuant à se servir et reconnaître des lois que l'on réprovoque et qui constituent cette organisation.

C'est ainsi que les compagnons Zanardelli, à Londres ; Choix, à Paris, en 1880 ; Reclus, en 1882, en proclamant, en opposition au mariage conventionnel et légal, aussi absurde qu'immoral, l'union libre, c'est-à-dire une question de sentiment et de convenance mutuels, ont fait non seulement acte de bon sens et de philosophie, mais encore de logique révolutionnaire.

Quand l'on veut détruire une religion, écrit quelque part Quinet, il faut non seulement supprimer le prêtre, mais encore démolir le temple, en faire disparaître jusqu'au dernier vestige.

Il en est de même, quand il s'agit d'une organisation sociale qui a pour elle une crasse de préjugés épaissie de plusieurs siècles.

Combien de révolutionnaires, faisant abstraction du préjugé religieux, pêchent par illogisme en réduisant à la loi civile les conventions sociales, sans se dire que l'église n'est qu'une annexe de la mairie.

Nihil : « Tout ce qui est, est à renverser : lois, institutions, mœurs, préjugés, habitudes.

La transformation que nous, anarchistes, nous voulons, n'a rien de commun avec la révolution bourgeoise de 89.

Sa forme politique étant acquise, il ne s'agit plus de substituer une classe à une autre, ou de l'absorption de deux ordres par un autre ordre, lesquels ayant, somme toute, une base commune : la propriété ; un moyen unique, l'exploitation du travail et, par conséquent, du travailleur, font, malgré cette substitution et cette absorption, assez bon ménage ensemble et sont fatalement d'un même avis sur la question principale : l'exploitation du peuple. Il faut donc que les anarchistes considèrent comme non avenues toutes les lois bourgeoises, qu'ils s'en passent ou s'insurgent contre elles dans la mesure du possible. Seules, l'inscription de naissance et celle du décès sont utiles comme mesures d'ordre.

IL FAUT S'ENTENDRE

Prolétaires,

Nous ne sommes point des directeurs d'opinion, des chefs d'école, des hommes d'Etat et de système, des donneurs d'ordres et des faiseurs de lois. Nous ne

(1) Voir le n° 16, 6 septembre.

sommes pas au sommet du mont Sinai, ni au balcon de l'Hôtel-de-Ville. Nous n'avons pas la prétention de publier des programmes, de publier des Chartes, de tenir les éclairés et d'imposer la vérité. Rassurez-vous, nous ne sommes ni dictateurs, ni révéléurs. Nous ne voulons point constituer, point gouverner; nous n'en avons pas plus le droit que la volonté. Nul n'en a le droit que le peuple, il est seul souverain. Ni nous, ni d'autres, nous n'avons rien à dicter aux travailleurs, ils sauront mieux que nous ce qu'ils devront faire; ils voudront et pourront plus que nous, ils seront plus éclairés, plus révolutionnaires et plus forts qu'aucun de nous. Sa Majesté Tout-le-Monde a plus d'esprit que Voltaire. Le peuple a toujours dépassé ses prétendus chefs.

En effet, les gouvernés devançant toujours les gouvernants. Ainsi, le peuple du Dix-Août voulait la République, quand ses parlementaires voulaient encore la royauté. Au Vingt-Quatre Février, il voulait encore la République, quand ses gouvernants voulaient la régence. Ainsi, le peuple du Quinze-Mai a protesté contre la réaction intérieure et extérieure de son gouvernement contre le manifeste Lamartine et les 45 centimes. Ainsi, le peuple de demain se lèvera encore à son heure et à son gré contre le gouvernement de 1883, et passera par dessus tous les nains, qui voudront lui crier : Honneur aux monarques étrangers, comme Ferry, l'assassin, qui exhortait l'armée versaillaise en 1871, contre les travailleurs, et s'écriait : « Allez, mes amis, vous n'en fusillerez jamais assez de cette vile multitude ! »

Les principes de la Révolution sont connus, ils sont dans tous les cœurs, ils sont sur toutes les lèvres comme sur tous les murs : Liberté, Egalité, Fraternité.

Est-il besoin de les définir longuement ? Faut-il discuter ce qui est le sentiment de tous ? L'évidence se démontre-t-elle ? Les soleils se voient et ne se prouvent pas.

La liberté de l'homme a son titre dans sa conscience et sa sanction dans la responsabilité. Ce qui distingue l'homme de la brute, ce qui fait un homme libre, c'est la conscience de soi-même, alliée à la notion du bien et du mal. La liberté est le seul droit naturel de développer ses facultés et de satisfaire ses besoins. L'homme entièrement libre, c'est-à-dire maître de lui-même, disposant de ses forces, pouvant, disons-nous, développer toutes ses facultés, satisfaire tous ses besoins, exercer tous ses droits; en un mot, accomplir sa destinée, l'homme vraiment libre, qui ne dépend ni de l'espace, ni du temps, ni du besoin, ni de l'erreur, de rien, ni de personne, qui ne dépend que de sa propre volonté; l'homme libre ainsi, l'homme souverain est forcément l'égal de chacun et sera le frère de tous. La liberté entière entraîne nécessairement l'égalité et la fraternité. Ah ! qu'il nous soit permis d'insister sur l'excellence de la liberté, aujourd'hui surtout qu'une poignée de financiers fait de l'or avec du sang, par les expéditions de Tunisie et du Tonkin, sans parler de ces autres exploiters d'usines, d'ateliers, etc., etc.

Que le peuple s'en souvienne à l'heure de la victoire, et quand il exercera vraiment sa souveraineté lui-même, qui consacre à jamais la souveraineté individuelle, unique, fondement, véritable palladium de la souveraineté universelle. L'homme est sociable pour augmenter et non pour diminuer sa liberté. En se rapprochant de ses semblables, il ne se borne pas, il s'appuie. La société doit être une extension et non une restriction de l'individu. Donc, plus d'autorité : liberté et responsabilité.

L'égalité qui suit, est le droit de justice, d'équité, le droit social, l'équilibre des individus. Elle tient avec raison le second rang dans la formule. Elle vient après et par la liberté, comme la société ne vient qu'après et par l'individu. Les hommes sont égaux, non seulement parce qu'ils sont semblables, comme on l'a dit tant de fois, mais surtout parce qu'ils sont différents : les hommes sont différents, parce qu'ils sont solidaires; solidaires parce qu'ils sont sociables; sociables, parce qu'ils sont hommes, c'est-à-dire être relatifs, membres d'un corps, parce qu'ils ont besoin les uns des autres, parce qu'au lieu de se limiter, de s'amoindrir et de s'annuler, ils s'engrangent, se complètent et se perfectionnent réciproquement, parce qu'il

faut s'entraider; c'est la loi de nature et d'humanité; ils sont un, parce qu'ils sont divers. L'égalité n'est point la parité : on n'a jamais dit, on ne dira jamais une paire d'hommes, comme on dit une paire de bœufs. Les quadrupèdes sont pareils, les hommes sont égaux. Ceux-ci peuvent se passer de leurs pairs, ils peuvent vivre isolément, insolidairement indifféremment, parce qu'ils ont les mêmes besoins, les mêmes instincts invariables, imperfectibles. Les plus élevés n'arrivent qu'aux troupeaux. L'homme seul fait société, et la société, dit Milton, n'a lieu qu'entre égaux, et il le dit à propos de l'homme et de la femme, les deux égaux les plus différents. Physiologiquement, les contraires s'unissent et les pareils se repoussent. L'harmonie vient de la différence, l'unité de la variété. Les cinq doigts de la main quoique différents concourent également à l'action, et le plus petit n'est pas le moins utile. La basse est aussi nécessaire à l'orchestre que le violon. Si l'architecte est indispensable au maçon pour le plan, le maçon lui est indispensable pour l'exécution. Il y a égalité de compensation, parce qu'il y a nécessité de concours. L'harmonie sociale ou l'unité, ou l'égalité, résulte donc de la différence des besoins, des facultés en des œuvres individuelles. Or, les besoins, les facultés et les œuvres sont adéquats; les œuvres sont proportionnelles aux facultés, et les facultés aux besoins. Donc, pour qu'il y ait justice, équilibre vrai, égalité rationnelle, scientifique, parfaite, entre les hommes, il faut qu'il y ait égalité et non parité de fonction, égalité et non parité de satisfaction : l'égalité par la diversité.

La fraternité vient la dernière dans la formule, suivant son vrai rang d'ordre dans la réalité. On ne peut être frère si l'on n'est égal et libre. Soyez donc frère de votre maître. Notre ennemi, c'est notre maître, a dit Lafontaine, en bon français. Le sentiment d'amitié fraternelle ne peut naître dans la contrainte ou l'infériorité. La fraternité est donc le sommet du triangle dont la liberté et l'égalité sont les bases. Elle est la clef de voûte du monument, la couronne de l'œuvre, la flamme du phare, la consécration de l'unité de la nature humaine faisant une seule et même famille de tout le genre humain.

Ainsi, Liberté, Egalité, Fraternité, voilà les trois principes suprêmes de la Révolution ! Voilà la formule sublime que le peuple, ce maître faiseur d'abstractions, a exprimée comme la plus pure essence du génie humain ! Cette formule supérieure, qui l'a trouvée ? Personne... Sa Majesté Tout-le-Monde. Elle est le grand œuvre du grand alchimiste Demos.

Cette formule française à laquelle chaque peuple a concouru, est la règle universelle, mesure commune à tous, c'est le mètre infaillible, immuable, éternel, de toute loi terrestre. Tout ce qui s'en rapproche est vrai, tout ce qui s'en écarte est faux. Mesurons donc de notre mieux les conséquences aux principes; marchons donc au plus droit vers l'étoile fixe qui indique le but de la Révolution.

Le Vice

I

S'il est un devoir capital pour nous — puisqu'il est un besoin — c'est bien d'entreprendre la tâche la plus rude, parce que le système social préconisé par les anarchistes est tellement subversif à l'idée commune encore sous l'impression de tous les vieux préjugés que, aujourd'hui, nous sommes considérés comme des paradoxes.

Certes, notre entreprise n'est pas des moins ingrates, faire la démonstration de la non existence du Vice. Mais, que nous importe au surplus la somme de dévouement à employer pour le triomphe de notre cause ? Ce que nous devons d'abord, c'est exposer nos idées à la portée de tous, et faire une impitoyable guerre à l'opinion courante, que pas un politicien, pas un littérateur, intéressés, n'ont osé affronter sur ce point; mais il serait superflu d'entrer dans des longs détails sur le mobile qui a fait agir ainsi ces coupables retardataires.

II

Un vieux dicton, contre lequel nous devrions lancer les plus violentes attaques, est bien celui qui, entre bien d'autres, a contribué le plus à faire baisser la tête

à des êtres relativement conscients, honnêtes, et même énergiques, c'est celui-ci : « Ça a toujours été ainsi, il en sera toujours de même. » Ou pour mieux dire : Il y a eu, il y aura toujours des pauvres et des riches. » S'il en était fatalement ainsi, il n'y aurait plus à penser, ni à remuer, mais bien à porter notre lourde chaîne avec résignation et sans espoir. Pour nous qui pensons, nous voyons là, et là seulement, le Vice.

Il est bien entendu que, pour aujourd'hui, nous combattons son existence au point de vue moral, scientifique; sans parti-pris et aussi sans réserve : Prenons d'abord les mots pour ce qu'ils doivent être, ne leur faisons pas jouer un autre rôle que celui qui leur appartient.

Que de volumes, que de temps..., d'énergies et de pensées n'ont pas été viciés par la croyance seule à la fatalité naturelle, et partant, on n'a pas cherché à établir clairement la différence de *réformation* avec *transformation*, distinction qui nous était cachée, il est vrai, par un épais nuage d'obscurantisme, fondant, à l'aide de nouveaux éléments, le progrès, la vraie justice, la raison, la liberté ayant pour mécanisme la froide réflexion et la solidarité.

Restons donc sur ce pauvre Vice que bien des interlocuteurs, intéressés ou inconscients, voudraient méchamment occire; ils se tromperaient d'abord puisque nous ne le rencontrons dans notre critérium qu'au point de vue mesquin, artificiel.

Nous nous demandons qui il est, où il demeure, et comment il se comporte; et à force de réfléchir nous arrivons à nous répondre avec une ferme conviction : que le Vice n'existe pas et qu'il n'y en a pas.

Oh ! à y regarder de bien près, tous les hommes, toutes les femmes désirent vivre paisiblement dans une existence régulière; quand ils ne mènent pas cette vie calme c'est faute de pouvoir l'obtenir, et alors, illusion touchante, ils s'efforcent du moins d'en créer le simulacre.

Jadis, il y a un siècle, les enfants étaient élevés avec une sévérité rigide, afin de ne pas tuer en eux le mouvement viril, les parents refusaient envers ces petits êtres toute effusion de tendresse et quand venait le moment inévitable de la séparation, l'enfant pouvait sans regret quitter le toit paternel; cela a approximativement changé, ce que nous constatons avec plaisir.

Tout petit, puis plus grand, plus grand encore, l'enfant est caressé, baigné, choyé, réchauffé auprès de sa mère, ses pleurs sont essuyés, et une douce lèvre le guérit de tous ses maux, mieux que le meilleur remède pharmaceutique des mieux appliqués.

Puis, tout à coup, sans transition aucune, sans préparation, un jour atroce, on lui dit : « c'est fini ! va-t-en apprendre à travailler et à vivre, à courber sous le caprice de ton maître, te voilà grand, va-t-en, c'est fini ! » C'est fini, quoi ? De vivre, de respirer, d'être aimé ?.. Le voilà, lui, l'être pur, jusqu'alors sans vice, lancé à tous les hasards immoraux qui dégradent la société actuelle. Vicieux ? Non pas encore, l'enfant, le petit exilé, tout à coup seul, qui frissonne comme un oiseau sans plumes, s'en va de suite où il croit trouver une garantie, un métier, et une femme qui veut bien de lui, qui l'abrite contre elle, lui permet d'embrasser ses mains protectrices, et chez qui il trouve le doux parfum de l'amitié, ce qu'il a cherché, ce qu'il a trouvé, c'est pour lui une autre mère, près de qui il rêve vaguement à celle qu'il a dû abandonner; celle-là cependant est désolée, et dit en tordant ses bras désespérés : « Qui sait, mon fils est peut-être devenu vicieux ? »

Eh ! non, compagnons, il n'est pas devenu vicieux, il est devenu calin, et cela d'autant plus qu'il l'était déjà et que nous le sommes tous par instinct, celui-ci n'obéit qu'à la nature; ceux qui tournent mal, par exemple (mais ça n'est pas leur faute), ce sont les apprentis venus pour apprendre un métier, souvent renvoyés par un patron trop brutal pour leur susceptibilité avide de grandeur spéculée au détriment du jeune serf, venu là pour étudier l'art utile à la vie d'un homme libre, nourri dans des gargottes où subsiste la tradition Locuste dans toute son étendue, logé dans des mansardes infectes et pleines de poussière, jamais balayées; après avoir passé de longues heures à un travail trop pénible pour leur âge, le devoir voudrait qu'ils restassent dans ce logis mal éclairé, seuls, désolés,

sinistres, et qu'ils y vécussent aussi chastes que l'ermite dans sa roche; eh bien ! ils ne font pas cela, ils tournent mal, s'échappent jusqu'à l'orgie, à l'abus du tabac pour leur enfance ou de la boisson; courent la prétention avec les premières venues, ou bien elles les emmènent casser des carreaux, décrocher les enseignes ou battre le guet.

Ah ! les pauvres, comme ils auraient bien resté de préférence sagement près de la femme qui les caressait, tranquilles, heureux de partager avec elle une existence plus douce, plus correcte, ayant la garantie du lendemain, sans d'autre souci que de coopérer par le travail au développement progressif de la société tout entière, eux sans ambition personnelle, et sans égoïsme.

Nous ne pourrions pas trouver encore le Vice à l'état de loi naturelle, si la société fonctionnait sur les bases du communisme-anarchiste : but inévitable.

(A suivre.)

DES PRÉJUGÉS

La bourgeoisie, après avoir pris possession du pouvoir, pour l'affermir et dévorer à son aise le prolétariat des villes et des campagnes, dut avoir recours à une multitude d'expédients : La force militaire d'abord, puis l'éducation ensuite; pour avoir cette force militaire elle s'est servie de ce mot vide de sens que l'on appelle « Patrie », afin de pouvoir s'emparer du sentiment d'abnégation, de générosité que possède naturellement le prolétariat.

La Patrie, voilà le nouveau Jéhovah à qui les prolétaires doivent tout sacrifier : leurs pénibles labeurs et leurs vies, afin de gonfler les poches des illustres Bazaine, Lebœuf, Badinguet, Galliffet et autres vampires galonnés.

En effet, prolétaires, lorsque nous nous sommes éreintés et épuisés à produire, produire sans cesse; lorsque les greniers et les magasins regorgent de grains et de marchandises, au lieu de nous reposer un peu ou de travailler un peu moins longtemps; lorsqu'en somme nous demandons à consommer ce que nous avons eu tant de peine à produire, vite, messieurs les bourgeois-patriotes, font télégraphier à un de leurs consuls de susciter chez le peuple où ils sont des difficultés diplomatiques, autrement dire des querelles de circonstances.

Ces messieurs ont toujours soin, au préalable, de susciter ces inconvénients dans un pays où les prolétaires, nos amis, ont les mêmes « prétentions » que nous.

Oui, compagnons, c'est ainsi que se fait, ou plutôt se fabrique, ce que les bourgeois nomment avec emphase : la diplomatie, et que nous, anarchistes, nous nommons « l'assassinat » légal des prolétaires de tous les pays, pour le plus grand profit des ventrus-patriotes.

Cette caste vilement crapuleuse à le cynisme de nous traiter d'assassins, nous anarchistes, parce que nous ne voulons plus tendre bénévolement le cou, comme de simples moutons, au couteau de leurs Galliffets et autres bouchers des peuples. As-tu fini, caste jésuitique ?

Nous pensons que si nous ne voulons plus de frontières, si nous voulons la fraternité des peuples, que nous sommes les seuls intéressés et que les patriotes-financiers ainsi que les patriotes-fabricants de souliers de carton, ne nous empêcheront pas par leurs clameurs ampoulées de continuer notre route conduisant à l'émancipation des peuples et à la liberté humaine. Que peuvent nous faire ces feuilles de chou ayant pour titre : *Anti-Prussien* ? Pouah ! Il nous reste le second des moyens employés par la bourgeoisie à examiner; ce n'est pas le moins terrible et le moins funeste à la liberté humaine, nous avons nommé l'éducation; oui, elle a tout accaparé cette caste avide, elle a étendu ses tentacules jusque sur le cerveau des jeunes prolétaires. Ce n'est pas, comme certain reporter du *National* ou autre feuille bourgeoise pourrait en conclure jésuitiquement, que nous soyons ennemis de l'éducation ou plutôt de l'instruction, et que nous préférons celle des ignorants; non, bien au contraire, nous sommes ennemis de l'une comme de l'autre, car, ni l'une ni l'autre ne cherchent à faire des hommes libres. A l'école laïque (primaire), comme à l'école des ignorants, l'on y enseigne une soumission dégradante; l'on y apprend

à être mouchar, hypocrite, égoïste, en somme tous les vices qui conviennent le mieux pour faire des êtres soumis envers un (supérieur) ; lâche et cruel, envers un plus faible que soi.

Oh ! nous ne disons pas que l'on y développe ces vices entièrement, car ce serait peut-être un dissolvant dans la société capitaliste-bourgeoise. L'on y parle aussi quelquefois de liberté ? Mais la liberté que chaque honnête citoyen doit avoir, c'est-à-dire d'usage de sa liberté sans attendre celle de M. vautour, du garde-champêtre, du magistrat, de MM. les frocards. En somme, l'on y enseigne en fait de liberté, le respect de tous les vautours, prêtres, magistrats, policiers, bourgeois, patrons, et tout ce qui constitue la caste des buveurs de sueur et de sang du peuple.

Comment s'étonner après cela que l'on puisse trouver des soldats assez lâches pour tirer sur leurs frères de misère, alors que tout jeunes, à l'école, on leur a fait sucer le venin de la lâcheté ? Comment s'étonner qu'il puisse se trouver des prolétaires trahissant journellement leurs camarades de misère, alors qu'ils ont reçu le venin de l'égoïsme qui se fortifie dans l'atelier et étant donné que l'on ne peut vivre qu'à cette condition ?

Non, rien de ce qui arrive ne doit nous étonner, car le moule social étant ainsi fait, il ne faut pas s'en prendre aux victimes, mais, au contraire, au moule qui de plus en plus se détraque et n'est plus capable de supporter la matière qu'il contient.

Cependant, pour lui porter les premiers coups, que de sacrifices n'a-t-il pas fallu ? que d'hommes généreux ont donné leurs fortunes, leur vie même, pour atteindre ce but sublime : la liberté humaine ?

Eh bien ! prolétaires, après tant d'étapes et de sacrifices, nous sommes près d'arriver au but. Et pour cela faire, il faut encore quelques sacrifices et surtout le sacrifice de ces préjugés maudits qui, par le fait, n'en est pas un, puisqu'il vous conduit à la liberté. Cessez donc de lécher vos chaînes et la cravache qui vous cingle les reins et la face.

Faites la guerre aux préjugés sans nombre qui vous obsèdent et considérez ces mots : patrie, religion, famille, propriété, loi, autorité, comme autant de carcans qui vous étouffent, et qu'une bonne fois vous renversiez la bastille des préjugés, en même temps que les bastilles capitalistes.

Ainsi donc, sus aux préjugés, car ce sont vos ennemis, et les plus terribles de tous.

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

FULMINATE DE MERCURE

Fidèles à notre promesse d'envoyer la recette du fulminate aussitôt que nous serions arrivés à un résultat, nous l'envoyons cette semaine, d'autant plus que la composition de chlorate que nous avions conseillé d'employer en place, dans l'11, ne vaut absolument rien ; nous l'avons essayée.

Voici comment l'on opère : on fait dissoudre une partie de mercure dans onze parties d'acide azotique à 36 degrés ; une fois le mercure dissous, on ajoute douze parties d'alcool à 85 degrés, en ayant soin de remuer le mélange ; mais ce coup-ci, c'est au poids qu'il faut opérer ; si l'on prend par exemple 10 grammes de mercure, il faudra 110 grammes d'acide nitrique et 120 d'alcool.

Un fois le mercure dissous et l'alcool ajouté, on fait chauffer — dans un vase de porcelaine et sur un feu doux — sa composition jusqu'à ce qu'il s'en dégage d'épaisses vapeurs jaunes tirant sur le rouge ; quand ces vapeurs commencent à se dégager en assez grandes quantités, on retire du feu et on laisse évaporer ; si l'évaporation se prolongeait au-delà de quatre à cinq minutes, on trempe le vase dans un autre plein d'eau froide, en ayant soin de ne pas le submerger. Il pourrait se faire que pendant que la composition est sur le feu, l'alcool s'enflamme : soufflez fortement dessus, il s'éteint.

Une fois la composition refroidie, on verra au fond du vase une petite poussière blanche — c'est le fulminate — il ne reste qu'à décater, c'est-à-dire à

verser le liquide qui est dans le vase, de manière à ne pas entraîner le fulminate ; une fois la décation faite, on lave avec de l'eau froide et on laisse sécher, le fulminate est prêt. Pour la quantité de mélange que nous venons de donner, on recueille à peu près la valeur de plein un dé et demi à coudre ; nous n'avons pas pesé, mais ça doit peser de 7 à 8 gr.

Pour les amorces, comme nous l'avons dit, il faut 1 gramme de fulminate, avoir soin que la mèche mette le feu au fulminate, sans le mettre à la dynamite ; c'est l'explosion seule du fulminate qui doit mettre le feu à celle-ci.

Pour la mèche, voici comment on peut opérer : on détrempe, de manière à en faire un mastic, la composition de chlorate que nous avons donnée, on y trempe dedans quelques brins de coton, de manière à bien les enduire de ce mastic ; on met ce coton, tout en le laissant dépasser, dans l'étui qui renferme le fulminate ; on aplatit l'étui sur le coton, de manière à ce que le fulminate soit repoussé du côté de la dynamite, au bout que l'on a laissé dépasser ; il ne reste qu'à attacher un bout de mèche à briquet ; on mesure la longueur selon le temps que l'on veut que ça dure.

PROTESTATION

Anarchiste italien, réfugié à Paris, assistant, hier au soir, au meeting public de la Conférence internationale, à la salle Lévis, j'ai été l'objet de la plus lâche des provocations de la part du citoyen Joffrin. Je l'ai désigné au citoyen Brousse comme agent provocateur. Mais je n'ai obtenu aucune explication pas plus de l'un que de l'autre. J'étais déjà assez surexcité ; et malgré qu'on m'appela timide, parce que je n'avais pas encore répondu par des gifles à qui les avait si bien méritées, je déclarai à mes voisins que je serais resté tranquille, ayant compris que tout cela n'était qu'une machine montée exprès pour m'expulser de la salle et peut-être me faire arrêter. On voulait m'empêcher d'être présent à l'allocution du député Costa, qui craignait d'être démenti par moi dans son rapport sur les choses d'Italie. Peut-être aussi voulait-on me contraindre à me rallier à Costa, à demander d'être délégué à la Conférence et à m'engager dans le parti ouvrier. Machine ou intrigue, c'a été un fiasco.

J'ai résisté à toutes les provocations ; et on a dû clore la séance pour me faire sortir avec d'autres ; mais, après on a fait parler Costa, qui n'a plus eu peur de ma présence.

Je laisse au jésuite Brousse et à son mandataire Joffrin la responsabilité de leurs actions.

J'ai regretté que des Italiens qui sont sous l'influence d'un Français, aient fait des violences dans le meeting du 30 octobre.

Un délégué anglais a dit alors qu'il fallait laver en famille le linge sale de la politique italienne. Je répondrai que de la saleté, il y en a partout, même dans le pays où des ouvriers protestent contre la condamnation de Louise Michel, en France, et ne bougent pas pour les horreurs de leurs patrons contre les pauvres Irlandais. — Les Italiens, comme tous les peuples, sont divisés ; mais ce sont les exploiters qui les divisent.

Mais je regrette encore plus qu'on dise souvent qu'il faut se connaître pour s'entendre, et qu'on craigne la lumière et poursuive les contradicteurs.

Quant à moi, qu'on combat parce que je ne me vends ni aux gouvernements ni aux partis, il ne me reste qu'à déclarer : que j'aime bien la France, mais que je me méfie de tous les prétendus chefs de gouvernements de l'avenir, qui, on le voit dès à présent, ne sont ni plus justes ni plus humains que tous les exploiters passés et présents.

Enfin, dans le cas où Joffrin et Brousse n'aient été que des dupes d'insinuations de Costa, je défie ce renégat qui a accepté d'être député et triomvir de la démocratie, tandis que moi j'ai refusé tout et j'ai bravé la misère, les persécutions, les calomnies pour rester ce que je suis, je le défie publiquement de m'attaquer, sans masque.

EMILIO COVELLI.

Nous avons cru devoir publier cette protestation pour bien faire comprendre aux travailleurs encore imbus des préjugés parlementaires qu'il n'y a absolument rien

à attendre de la part de ces partisans à outrance des parloches, excepté, comme dit le compagnon E. Covelli, des fiascos.

Les possibilistes du Comité national, dans leur entreprise d'émasculer le prolétariat français le plus qu'ils peuvent, ont cru urgent de se faire aider dans cette besogne par les endormeurs aux gages des différentes bourgeoisies européennes. Ils ont donc fait venir, pour les promener dans différentes salles de réunions, à Paris, une jolie collection de renégats ouvriers qui font, aujourd'hui, les bourgeois avec le produit de leur palinodie.

On a pu admirer, entre autres, ces soi-disants délégués des travailleurs anglais, qui sont venus se vanter à la tribune d'avoir fait arrêter et condamner de leurs collègues qui avaient été plus énergiques qu'eux, et surtout l'ex-anarchiste, l'ex-révolutionnaire, aujourd'hui député de la bourgeoisie italienne, le transfuge Costa.

Plusieurs anarchistes italiens, emportés par l'indignation, avaient résolu de démasquer cet ignoble personnage ; ils s'étaient donc rendus à la salle Rivoli dans cet espoir, mais ils avaient compté sans la bonne foi possibiliste en général, et celle de M. Joffrin, en particulier, qui, ce jour-là, présidait la réunion et qui leur a refusé la parole, en les traitant d'agents de Camescasse et autres aménités possibilistes.

Les compagnons ont donc dû escalader la tribune et prendre de force la parole ; mais, forcés de succomber sous le nombre, ils se sont vus, en fin de compte, expulsés de la salle. Voulant, à tout prix, faire connaître au public parisien ce qu'était le personnage en question, ils sont retournés à la salle Favier, mais là, le ban et l'arrière-ban du parti ouvrier avaient été convoqués ; ils se sont encore vus expulsés de la salle et mis dans la rue, où la chambre syndicale des gardiens de la paix avaient envoyé trois cents de ses membres pour prêter main-forte aux futurs gouvernants du quatrième Etat. Entre amis on peut bien s'aider.

A la suite de ces faits, voici la protestation que le groupe des révolutionnaires italiens nous fait parvenir :

« Les socialistes révolutionnaires italiens, résidant à Paris, ayant appris que l'ex-anarchiste, aujourd'hui député, Costa, devait parler dans diverses réunions, se sont rendus, un certain nombre, à ces dites réunions.

« A la salle Rivoli, dès que le sieur Costa a pris la parole, un tumulte épouvantable s'est élevé de tous côtés ; on criait : c'est un traître, un renégat, il est indigne de parler à des ouvriers.

« M. Joffrin dit que Camescasse est au fond de la salle, que ceux qui font du tapage acceptent une lourde responsabilité ; nous venons démasquer un traître, lui crie-t-on. Vive Cypriani, le colonel de la Commune (1).

« Deux citoyens finissent par escalader la tribune : « J'ai été l'ami de Costa, dit l'un d'eux — autrefois — quand il voulait la révolution ; aujourd'hui il a prêté serment de fidélité au roi Humbert, son maître ; c'est un partisan fougueux de la propriété individuelle, il ne représente pas les socialistes, mais les bourgeois » et ajouterons-nous, en présence du parti pris dont ont fait preuve les Joffrin, Brousse et consorts, dans cette réunion et celle tenue salle Favier, il ne peut y avoir que des vendus de la bourgeoisie qui puissent le défendre avec cette apreté. »

LE GROUPE RÉVOLUTIONNAIRE
ITALIEN RÉSIDANT A PARIS.

LETTERE STÉPHANOISE

Il s'est tenu dernièrement, à St-Etienne, un congrès corporatif des mineurs de tous les bassins de France qui a étudié les moyens propres à améliorer le sort de cette corporation. Ces moyens sont, selon eux, la création d'une caisse de secours pour les blessés et malades, création d'une caisse de retraite, et enfin autorisation aux ouvriers mineurs d'élire des conseillers prud'hommes qui seraient chargés de constater les accidents et de trancher les différends entre les ouvriers et les compagnies.

Le congrès a fait appel à la commission parlementaire qui est chargée d'étudier ces différents projets, de bien vouloir assister à une réunion qui a eu lieu dimanche, 28 oc-

(1) Actuellement mourant au bagne de Porto-Ferraro.

tobre, au Cirque. Une demi-douzaine de ces paillasses sont venus entendre les réclamations des délégués mineurs.

1500 citoyens assistent à cette réunion qui est présidée par M. Jules Simon, *par-don ! je me trompe*, je veux dire par M. Lenient ; il y a tellement de ressemblance entre ces deux réactionnaires, comme physiologie et comme opinion, sans doute, puisque ce monsieur siège au centre gauche et porte, en outre, le ruban de la Légion d'honneur, probablement parce qu'il a su exploiter, avec talent, les ouvriers de province dont il est le représentant. Il est assisté de Basly, délégué du Nord et Calvi-guac, délégué du Tarn.

Ces deux honnêtes figures d'ouvriers jurent horriblement à côté de cette tête de jésuite.

Le président ouvre la séance, excuse les paillasses qui n'ont pu se rendre à l'invitation des mineurs. Dans ce nombre se trouve le jeune Laguerre, ce qui paraît jeter un froid dans l'assistance ; l'élus d'Apt était venu donner une conférence, il y a quelques jours à peine, et s'était attiré, par son langage presque révolutionnaire, la sympathie de quelques travailleurs. Cependant, *ce drôle*, qui a nom Laguerre, a déjà montré qu'il n'était qu'un fumiste. N'a-t-il pas, devant les enjuponnés de Chalon et de Riom, épuisé le vocabulaire des injures en parlant de nos amis de Lyon et d'ailleurs, et, quelque temps après, lorsque la réaction bourgeoise, furieuse de voir que les idées anarchistes s'implan-taient de plus en plus dans la masse, faisait arrêter par ses argousins les plus ardents propagateurs de ces idées, ce même Laguerre qui les insultait grossièrement la veille, venait offrir son éloquence gratuite à nos vaillants amis.

Les plus énergiques d'entre eux l'envoyèrent promener ; les timides acceptèrent. On connaît la suite.

Laguerre, comme Gambetta, voyant son procès Baudin, profite de cette magnifique occasion, défend la liberté de parler et d'écrire, verse en abondance des larmes de crocodile sur le sort des ouvriers, *qu'il fera fusiller demain, si on lui en donne le temps*. La presse radicale recueille avec soin toutes ces paroles, fait de Laguerre un demi-dieu et les électeurs d'Apt un député.

Revenons à la réunion. M. Rondet, secrétaire général de la Chambre syndicale des mineurs, aux appointements de 200 fr. par mois, conseiller d'arrondissement et aspirant député, *prenez garde, M. Girodet, c'est un roublard, ce M. Rondet*, expose longuement les revendications des mineurs de la Loire qui sont aussi celles des autres bassins houillers et prie humblement les députés présents de défendre, devant la Chambre, ces projets qui sont, selon lui, la panacée des ouvriers mineurs.

Basly, délégué du Nord, fait un exposé de toutes les infamies que font supporter aux mineurs du Nord les Compagnies, et termine par ces paroles, les seules sensées qui aient été prononcées dans cette réunion : « Ce que les ouvriers du Nord demandent, c'est vivre en travaillant ou mourir en combattant. » (Des applaudissements frénétiques accueillent ces paroles.)

Chavanne, l'ex-maire de St Chamond, révoqué pour éprouve le besoin de faire l'apologie de l'ex maçon de la Creuse, du renégat Nadaud, qui, dit-il, a voué sa vie à défendre la cause des travailleurs. *Eh bien, à mon avis, ce maçon ferait bougrement mieux de reprendre sa truelle que de s'occuper de nos revendications*.

L'opportuniste Girard Alfred, du Nord, vient d'une voix chevrotante, *j'ai même cru qu'il pleurerait*, faire du socialisme, s'apitoyer sur le sort des travailleurs et nous dit que, seul, le gouvernement de la République, de Jules Ferry, sans doute, peut résoudre la question sociale ; allons, M. Girard, allez raconter vos bêtises ailleurs, ça ne mord pas chez nous.

Après les pleurnicheries de M. Alfred et l'apologie du vieux cuitre Nadaud par un Chavanne, il ne restait plus qu'à lever la séance, c'est ce qu'a fait le président, non sans donner lecture d'une lettre du préfet Gleyze, qui veut bien donner son offre, lui aussi, pour les mineurs blessés, ou malades, et leur adresse des compliments ; pensez donc, un préfet aux appointements de 40,000 francs veut bien sacrifier une pièce de cent sous ; en fait il du dévouement pour accomplir un acte de ce genre. Monsieur le préfet, vous êtes un philanthrope comme nous n'en connaissons point.

La foule se retire et les paillasses du Palais Bourbon, *Rondet y compris*, vont se remplir le ventre, aux dépens de qui, toujours des mineurs.

Je fais grâce aux lecteurs du *Drapeau noir* de toutes les bêtises qui ont été dites, en portant des toasts à l'affranchissement des travailleurs, par le suffrage universel, par la formation de chambres syndicales et autres rengaines du même genre. Le député Lenient, faisant illusion aux anarchistes, félicite les mineurs de ne pas avoir recours à la dynamite, ni au fusil pour faire prévaloir leurs droits. Un avenir proche prouvera à M. Lenient et à tous ses acolytes qu'ils ne sont que des bavards et qu'ils peuvent parfaitement connaître les aspirations de M. Rondet, mais pas du tout celles des mineurs. Les mineurs sont prêts à marcher, et soyez persuadés qu'ils vont payer chers tous les mensonges que vous leur débitez depuis longtemps.

P. S. — Dans ma prochaine lettre, j'examinerai ces fameux projets de loi, en même temps que leur auteur ! A bientôt, monsieur Rondet.

UN IRRÉCONCILIABLE.

Tribune Révolutionnaire

Lyon. — Le groupe des femmes révolutionnaires lyonnaises remercie les citoyennes qui ont répondu en si grand nombre à l'appel de leurs compagnes, en apportant avec empressement l'expression de leur dévouement au triomphe de la Révolution.

En face de la misère toujours croissante, résultat odieux de la rapacité capitaliste et bourgeoise, convaincues que nous ne devons rien attendre que du succès des principes que nous affirmons, nous marcherons sans faiblesse à la conquête de la liberté, de l'égalité et de la justice.

Vive la Révolution!

LE GROUPE LOUISE MICHEL

Londres. — Seulement aujourd'hui, je lis dans les dépêches d'un journal italien le résumé d'une nouvelle publiée par le journal la *Justice*, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une interpellation que l'extrême gauche de la Chambre française ferait à M. Jules Ferry à propos de mon expulsion.

Anarchiste et naturellement anti-autoritaire, tout en remerciant les citoyens qui veulent bien s'occuper de mon incident, moi, ne reconnaissant ni les pouvoirs émanant du suffrage universel, ni quelle que soit la forme d'un gouvernement, je prie ces citoyens-députés de ne pas s'occuper de mon sort parce que je trouve absolument logique l'expulsion qui m'a été infligée par une bourgeoisie patriote et se disant, en même temps, patriote, tandis qu'au revers je trouve aussi absolument logique et très nécessaire les moyens d'action individuels ou collectifs employés par les socialistes-révolutionnaires pour revendiquer les droits outragés du prolétariat.

En vous priant, citoyen, de bien vouloir publier ces lignes,

Agréé mes salutations et mes remerciements.

FRANCESCO CARATTONI.

Paris. — Les révolutionnaires italiens résidant à Paris protestent avec indignation contre la lecture faite par M. Joffrin, à la dernière réunion du Congrès international de la salle Favié, d'une prétendue dépêche de leur compagnon Giovanni Lizardini, d'après laquelle les Italiens et les anarchistes français, qui ont manifesté leur réprobation contre les apostasies du traître Andrea Costa, ne pourraient être que des agents de police.

Toutes les lettres que Giovanni Lizardini a adressées, depuis son départ de Paris à ses amis du groupe révolutionnaire italien et des groupes anarchistes français, sont en contradiction flagrante avec la prétendue dépêche, ce qui permet de la considérer comme une manœuvre possibiliste imitée de celle de M. Ferry, dans la discussion des affaires du Tonkin.

Quoi qu'il en soit, nous déclarons qu'au moment de son départ pour l'Italie, Lizardini disait lui-même que Costa n'était qu'un traître. Il est donc impossible qu'il se soit rangé lui-même parmi les traîtres.

Quant à la salle Rivoli, nous avons vu Costa approuver par Joffrin, quand il a voulu expliquer le serment qu'il a prêté au roi Umberto. Nous avons pensé que Joffrin prêterait lui-même serment au comte de Paris, si celui-ci montait sur le trône.

LE GROUPE RÉVOLUTIONNAIRE ITALIEN.

Armentière. — A L'AUTORITAIRE JOFFRIN.

Nous avons appris par ricochet qu'une lettre anonyme a été déposée, à l'estaminet de la Bonne-Remontre, par toi, lettre foncièrement diffamatoire, à l'adresse de notre ami Vincent Nocq; cette lettre est-elle fondée? es-tu sûr de ce que tu avances? crois-tu que notre compagnon est de ceux qui se vendent à la bourgeoisie, ou de ceux qui singent sa politique malsaine et impure? si tu crois tout cela, tu es littéralement dans l'erreur. Notre compagnon, depuis qu'il est entré dans le mouvement anarchique, est resté pur; c'est-à-dire qu'il n'a jamais souillé la noble et sublime cause qu'il

défend avec un dévouement qui est pour toi indéfinissable.

Nous voudrions savoir, toutefois, le nom de celui qui t'a si bien instruit de ce que tu exposes dans ta lettre anonyme, pour toi cela serait, croyons-nous, assez difficile, car nous sommes persuadés que tu es l'auteur du fait controuvé — invention que le comité national récompense. — Bien que tu sois la coqueluche du possibilisme, nous ne te détestons pas moins et nous te défions de pouvoir donner une preuve à l'appui de ce dont tu accuses notre compagnon Vincent.

Nous venons aujourd'hui te demander une réponse par la voie de la feuille de chou, dite le *Prolétaire*, sur le fait en question. Car, pour nous, les vendus, les ambitieux et les traîtres ne se trouvent que dans le possibilisme. D'abord, vendus sont ceux qui travaillent à l'instar de la bourgeoisie; ambitieux, les autoritaires qui veulent la chute de la bourgeoisie pour devenir maîtres à sa place; et traîtres, ceux qui font le tour de France pour leurrer les travailleurs et leur tendre des pièges par des phrases sonores et creuses.

Jules Joffrin, nous attendons une réponse précise, si ça te plaît!

LE GROUPE TERRE ET INDÉPENDANCE.

Firminy. — Compagnons du *Drapeau noir*. Le badingueusard Evrard, directeur du Bagne F.-F. Verdier, vient de faire une nouvelle lâcheté, et pourtant cette tête de crocodile en a pas mal à son actif. Ce sale homme, aussi poltron que jouisseur, vient de charger cinq ou six mouchards employés au bagne de surveiller les ouvriers qui achètent le *Drapeau noir*; il a aussi fait des démarches pour faire saisir le journal toutes les fois qu'il contiendrait des lettres contre le bagne. Mais pauvre *Don Carlos*, la saisie se ferait toutes les semaines; tu sais bien que pour faire connaître toute ta bande de chefs et sous-chefs il nous faudra longtemps; mais nous n'y manquerons pas. Crois-tu donc que nous ignorons l'espionnage que tu as organisé du côté de Sampicot pour découvrir les noms de quelques compagnons que tu pensais pouvoir trouver en réunion et les renvoyer après; mais pauvre cafard, il faudrait être aussi bête que tu es, gredin, pour ne pas connaître tous tes pièges. Tu as fait dire par tes lècheurs de bottes que le compagnon Loenger t'avait menacé d'un coup de compas dans le ventre et que c'était pour ce motif que tu l'avais renvoyé. Ignoble menteur, va, est-il besoin d'un compas pour châtier un petit caniche de ton espèce? Je te promets que le compagnon Loenger cherchera l'occasion de te trouver dans n'importe quel café et te posera les deux plus fiers soufflets que jamais polisson comme toi n'aura reçus.

Tu as toujours besoin d'argousins avec toi, c'est pour cela que tu avais chargé Vidalot, contre-maître des charpentiers, de t'écrire deux lettres de délations contre deux autres contre-maîtres qui vendent du vin. Bien drôle, un contre-maître mouchard.

Voilà bien tes plus fidèles amis, mais tu as fait un mauvais choix, car tu savais bien que Vidalot est un âne, qu'il ne sait ni lire ni écrire et que pour t'envoyer ces deux lettres il a été obligé de se faire faire un brouillon par la femme d'un charretier, près voisin à lui. Il te faut des hommes de sa trempe pour commander; il oblige ses ouvriers à travailler avant que les autres collègues soit même entrés définitivement à l'atelier; en les embauchant il leur fait la leçon: il ne faut pas s'occuper de politique, rien que le travail; d'ailleurs, s'il vient des élections, le bagne vous fournira des bulletins. Je vous conduirai moi-même aux réunions. Si M. Evrard se porte candidat vous crierez tous: Vive le bon patron! Vidalot vocifère comme une bête fauve, le premier pas encourage les suivants.

Voilà pourquoi, en avril dernier, Evrard se portait au conseil d'arrondissement; il a été obligé de payer 50 francs les distributeurs de bulletins, car personne ne voulait cet argousin.

N'ayant pas pu se faire porter cette année, de là sa grande fureur et renvoi des ouvriers indépendants.

Nous reviendrons sur Vidalot.

N. B. — Laurent s'est flatté de m'envoyer un coup de lame, j'attends avec impatience.

Allons, allons, Laurent, es-tu aussi lâche que ton maître Evrard?

Le Prussien Michel, chef de service au montage, suivait dernièrement trois jeunes gens qui lisaient le *Drapeau noir*, il s'est informé de leurs noms, et pourtant il dit n'être pas l'ami d'Evrard et le qualifie d'arsouille.

A bientôt le tour à Michel.

Terrenoire. — Dimanche 11 novembre, salle de la Rotonde, à 1 heure 1/2 du soir, aura lieu une conférence privée et contradictoire faite par un compagnon, ex-détenu de Lyon qui traitera: *de l'Utilité de la Révolution*. Plusieurs compagnons de St-Etienne traiteront: *de l'attitude des anarchistes en cas de guerre*.

Les citoyens qui n'auraient pas de lettre en trouveront à la porte.

Saint-Etienne. — Une conférence privée et contradictoire aura lieu samedi 10 novembre dans le local du Cercle du Travail, avec le concours d'un compagnon ex-détenu, qui traitera:

Le procès de Lyon et de ses conséquences.
Une discussion s'engagera sur:
L'attitude des anarchistes en cas de guerre.

Amiens. — Grande conférence publique anarchiste contradictoire, organisée par le Groupe d'études du 4^{me} arrondissement, le dimanche 11 novembre 1883, à 3 heures 1/2, chez M. Delaporte, débitant, route de Paris, n° 11, faubourg de Beauvais.

Ordre du jour:

1° Le principe républicain;
2° La Révolution de 89 a-t-elle produit une amélioration parmi la classe ouvrière?

Prix d'entrée: 0 fr. 15 c.

Roanne. — Les groupes anarchistes de Roanne informent tous les anarchistes de la localité et des environs, que leurs réunions ont lieu tous les samedis, de 8 heures à minuit, au siège habituel.

Allex. — Compagnons du *Drapeau noir*.

Le groupe anarchiste les Impatients, nouvellement constitué, vous envoie ses salutations, et se rend solidaire de tous les actes accomplis par votre vaillant organe, le *Drapeau noir*.

Il invite en même temps les travailleurs des campagnes à faire de même, à se grouper et à se munir de bons et nombreux outils, afin de mener activement la prochaine moisson.

Vive l'anarchie!
Vive la liquidation!
Mort aux exploiters et aux autoritaires.

LE GROUPE LES IMPATIENTS.

Aux groupes du Midi. — Les souscriptions pour la publication anarchiste des méridionaux doivent être envoyées à l'adresse suivante: Guérin, 12, rue Catros, à Bordeaux.

La copie, à l'adresse suivante: G. Faliès, 28, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

Cette publication consistera en un volume de 300 pages environ, où les principales questions anarchistes seront traitées.

LE GROUPE PARISIEN DES ANARCHISTES MÉRIDIONAUX.

Bordeaux. — Les marchands de journaux pourront prendre dès aujourd'hui le *Drapeau noir*, au dépôt, rue Veyrine, 4.

Normandie. — Dans notre dernier article, nous vous disions que les Normands, las de leur misère, voulaient enfin réclamer leurs droits et tous leurs droits.

Dernièrement, une conférence publique avait été organisée au Havre par les ra-

dicaux havrais, sous la présidence de M. Lefèvre, député de Paris.

Les orateurs qui y prirent la parole étaient: M. Tony Révillon, également député de Paris, et enfin M. Laguerre, actuellement député de Vaucluse. Nous laissons développer le programme à ces messieurs; quand ils eurent péroré à leur aise, un de nous, anarchiste, le compagnon Lecoq, prit la parole et il n'eut pas de peine à réfuter les théories de ces messieurs, aux grands applaudissements de la salle entière. Il démontra que c'était des faits et non des discours qu'il nous fallait. Qu'il n'y avait rien à attendre des tribuns, avocats, patrons, défenseurs, harangueurs du peuple, vieux titres, offices supprimés, du jour où le peuple est rendu à lui-même, dès qu'il prétend vivre et se conduire sans le secours de ces personnages officiels qui ne seront jamais que ses tyrans déguisés. Les applaudissements ne firent pas défaut et la conférence, convoquée par les radicaux, tourna au profit des anarchistes.

L'on se pose la question suivante dans la ville et à la campagne: combien de temps encore les travailleurs supporteront-ils un gouvernement, qui ne se gêne pas pour infliger des affronts à la République, tel que la réception d'Alphonse XII? et de déduction en déduction, chacun de dire la Révolution n'est plus dans les prévisions, elle est un fait; elle n'est plus redoutée comme la plus horrible des misères, elle est acceptée comme une nécessité. A la campagne comme à la ville, on fabrique de la dynamite, on fait des bombes explosibles, on apprête les armes, de toutes parts des groupes se donnent le mot d'ordre et chacun lance son manifeste; on n'entend proférer de toutes parts que cette parole de mort: il faut en finir. Eh bien, oui, travailleurs, nos frères, il faut en finir; venez grossir la phalange des justiciers et pénétrez vous bien de ceci: que l'Anarchisme est le contraire du Gouvernementalisme, cela est aussi vieux pour nous que le précepte: *entre maître et valet point de société*. Depuis quel temps, la presse bourgeoise et réactionnaire ne cesse de dire: il faut en finir avec les anarchistes.

Eh bien, président de bourgeois, et vous Ferry et Waldeck, les uhlands, de quelque nom qu'on vous nomme, nous acceptons le défi.

Calomniez, intriguez, formez des coalitions et des alliances avec des monarchistes contre les socialistes, plus vous nous attaquez, plus vous vous ferez du mal; vous êtes les serpents de la Révolution, mais vos dents se briseront sur l'acier de nos consciences; nous continuerons à travailler au grand jour, à travailler à l'œuvre de l'émancipation des travailleurs, sans rien attendre désormais des partis, ni des hommes politiques.

Les Justiciers Normands ne faibliront pas, croyez-le bien, les Justiciers Normands ne désertent pas leur poste, ils ne reculeront pas devant le cri des factions; les vipères de la calomnie, épuisant sur nous leur poison, ont rendu nos âmes inaccessibles à la peur; que nous importent d'être la minorité, si la justice et la raison sont avec nous; que peuvent sur nous les balles et les prisons dont nous sommes chaque jour menacés? Les Justiciers sont prêts pour la Révolution sociale!

Vive l'Anarchie!
Vive la Révolution!

LES JUSTICIERS NORMANDS.

Les dépositaires de la brochure le *Procès des Anarchistes* sont priés de vouloir bien régler leur compte au compagnon Puillet, rue Mazenod, 106.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE SOCIALISTE
Opuscules à 10 c.

Paraitra incessamment:
NECESSITÉ DE LA RÉVOLUTION
Adresser les demandes à G. FALIÈS, 28, rue Notre-Dame-des-Victoires, — Paris.

Paraitra très-prochainement
AU FEU
ÉTUDE TIRÉE DU *Droit Social*
par Emile Gautier

Prix: 30 cent.
Adresser les demandes à G. FALIÈS, 28, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Le Co-Gérant: J.-L. PAGET.
Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)